

Wagner : Lohengrin.

Lohengrin	René Kollo
Elsa	Catarina Ligendza
Ortrude	Eva Randova
Telramund	Leif Roar
Le Roi	Harald Stamm
Le Héraut	Wolfgang Brendel
Direction musicale	Wolfgang Sawallisch
Mise en scène	August Everding
Décor et costumes	Ernst Fuchs

3 août

August Everding a déjà produit nombre de drames wagnériens. Voici qu'à présent Munich l'accueille à son tour, et il semble bien, puisque

Les *Maitres Chanteurs* seront lors du prochain Festival présentés dans une production qui sera sienne, qu'Everding-intendant réserve à Everding-metteur en scène le domaine wagnérien.

Va-t-on de ce fait vers une nouvelle rivalité Bayreuth-Munich ? C'est probable, le nouveau *Lohengrin* s'affirmant en complet démarquage de la politique artistique de la « Colline verte ».

C'est à Hambourg qu'a débuté la collaboration Ernst Fuchs - August Everding, pour *Parsifal* (1) ; en voici la suite logique. Cette fois, pour le fils, le chef de file du Réalisme fantastique viennois, peintre à la mode, pratiquement ignorant de la fonction dramatique d'un décor au XX^e siècle, a créé des tableaux que le siècle précédent n'eût pas reniés. Courez, wagnériens réfractaires qui croyez qu'on doit encore jouer *Parsifal* à Bayreuth dans les décors de 1882 - ça existe, je le jure ! - courez à ce *Lohengrin* : il ne manque pas une fougère aux rives de l'Escaut. Courez vite, vous qui croyez que Chéreau trahit votre dieu : dans ce fatras décoratif - fort « joli » d'ailleurs, passablement « rétro » - Everding a composé la direction d'acteurs la plus bêtement réaliste, la plus gonflée de vent qui soit - comme ce cygne pneumatique à ailes orientables qui exige à son arrivée que tout le ciel se soulève à son passage...

Festival de gestes « dramatiques », mais qu'est un tel geste quand il n'y a rien derrière pour le sous-tendre, quand les acteurs semblent des pantins noyés dans un océan de détails, de l'évêque qui vient bénir le couple - merci Meyerbeer ! - aux allées et venues des chœurs meublant - mal - les temps morts. Oubliés Wieland, Chéreau ! Voici allègrement cent cinquante ans franchis, et le retour à la tradition accompli : voici *Lohengrin* à Oberammergau !

A ce spectacle affligeant, l'oreille se fait plus attentive, cherchant le réconfort, et malgré le handicap de la scène, ce *Lohengrin* lui fournit des raisons de se réjouir : et, pas du sublime, mais du solide, même si dans le détail on peut trouver beaucoup à redire.

La joie d'abord, c'est l'orchestre de Sawallisch, clair, lumineux, distillant le détail comme l'architecture générale avec un quasi souffle de lé-



Catarina Ligendza.

gende. Le support est idéal, mais le plateau a posé bien des problèmes. Karl Ridderbusch, dont le déclin était le soir de la première télévisée plus qu'évident, céda son sceptre à Harald Stamm, jolie voix un peu dépassée par l'ampleur du rôle. Eva Randova, la « remplaçante de l'été », puisqu'elle sauva *Lohengrin* ici et *Don Carlos* à Salzbourg, montre des signes de fatigue certains, tandis que Leif Roar semble assez épuisé par trois Telramund en six jours. Reste heureusement Catarina Ligendza, remplaçante elle aussi. Son Elsa serait parfaite si la voix avait encore les mêmes rayonnements que naguère. René Kollo étalait à l'envie pour la télévision une voix de rêve, celle qui nous faisait vibrer voici sept ans, à Bayreuth. Aujourd'hui, il y chanta Siegfried : le surlendemain, le legato sublime avait disparu. Reste un timbre au velours moelleux, une musicalité exceptionnelle, mais plus tout à fait ce qui en faisait l'Unique. Reste enfin la plus belle voix de la soirée, paradoxalement celle du Héraut, Wolfgang Brendel, qui semble chanter pour les Flandres entières. A tous manquait pourtant la dimension intérieure. Faut-il vraiment demander pourquoi ?

Pierre FLINOIS ■